

LE BESTIAIRE
DES ÂMES

Jean-Pierre Chemaly

Le Bestiaire des Âmes

Poésie

Illustrations de Jean-Pierre Chemaly

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

*À Céline mon amour,
ma poésie.*

*À Marc et Anna,
mes plus beaux recueils.*

*À Gaspard le chat, seul critique
autorisé à pétrir mes pages.*

LES VOIX

Nourris-nous, nourris-nous, nourris-nous, nourris-nous,
D'amour, de haine, de jalousie, de colère,
Nourris nos ventres, abreuve nos cous,
De vie, de mort, d'os et de chair.
Prends pitié, prends pitié, écoute nos cris,
La faim nous déforme, la faim nous assèche,
Regarde nos ombres qui pleurent et qui prient,
Elles rampent de faiblesse, glissent et lèchent.
Nourris-nous ô mortel, de miettes, de jours,
De l'excès de tes émotions, de tes oublis,
De la moindre part de tes pourtours,
Jugés inutiles, trouvés affaiblis.
Lance-nous un morceau, une goutte, une graine,
Départage-nous, défais nos nœuds, cache nos peines,
La soif gonfle nos traits, porte nos haines,
Et nous recule des formes humaines.
Homme réponds à nos voix sourdes,
Elles rongent ta conscience en de faibles morsures,
Arrachent des morceaux de pensées lourdes
Du cerveau qui ne s'ouvre qu'aux blessures.
Nous rampons, flottons, volons et marchons
... /...

Le long de tes artères, entre tes lombaires,
 La plus secrète de tes veines nous connaissons,
 Et les battements de ton cœur nous sont repères.
 Nous voyons à travers tes yeux inquiets
 L'étendue de tes rêves inachevés,
 La déception où tu t'abrites replié
 T'entoure de ses pattes aux griffes réprouvées.
 Nous ressentons chacune de tes rides,
 Vagues d'âge qui mènent au rivage de la mort,
 Nous flottons sur cette mer aride
 Et nos écailles se frottent à ton corps.
 Souviens-toi de ces chutes rattrapées,
 De ces sensations qui te soulevaient,
 T'emportaient, tourbillon céleste échappé
 Vers ces hauteurs inachevées.
 Ces ailes nous appartenaient, pliées, déployées,
 Elles côtoient tes épaules, se rangent entre tes reins,
 Des ondes de vent chassées et renvoyées,
 Elles viennent se nourrir aux battements de tes mains
 Écoute notre cri, nous sommes les âmes animales,
 En toi nous grimpons depuis ta naissance,
 Ta chair est une paroi qui retient le bestial
 Et qui cache à tes yeux nos ombres qui s'élancent.
 Nourris-nous, nourris-nous, nourris-nous, nourris-nous,
 Nous venons réclamer notre dû, tout assoiffés,
 Nous venons dévorer sans délices ni dégoût,
 L'Être que tu es, caressé et griffé.



L'ÂME-VER

Je glisse sous chair avec lenteur, avec douceur,
Je rongé immobile les nerfs qui me retiennent,
Je creuse d'étranges couloirs sans profondeur
Reliant les os qui mènent aux veines.
J'apparais aux frissons sombres et humides,
Lorsque l'être pense et devine
La mort lointaine pâle et livide
Qui vers lui s'achemine.
Je m'enroule derrière ses yeux inquiets
Qui cherchent des lieux et des formes
Pour un au-delà remanié
Au gré des peurs, difformes.
Je porte en moi ces inquiétantes images
De corps éteint enfoui sous terre
Qui se donne âge après âge
Aux moites morsures des vers.
Depuis les sombres origines,
L'homme ressent sa décomposition,
Cette intime agonie le fascine,
Lui inspire sa résurrection.
Il voit sa peau se rétrécir, se détacher,
Se mélanger aux racines boueuses,
... /...

S'effrite entre les asticots venus tacher
La chair sèche tournée visqueuse.
Ces délires charnels je les traîne sur moi
Lorsque je remonte du cœur au cerveau
Puis du cerveau aux doigts,
Pliant les phalanges, anticipant le caveau.
Je pose souvent sur la langue fatiguée,
Lui inspirant quelques discours inquiets,
Entre deux claquements un secret divulgué,
Mais retenu entre mes courbes liquéfiées.
Je suis l'âme-ver, j'éclos lorsque l'être prend conscience,
De la fin qui guette ses battements,
Je me déroule dès la naissance
Et déploie mon arc aux sentiments.
Je me nourris de cette peur si consistante
Qui par violence sait se rendre insensible,
Qui porte en ses fibres espoir et tourmente
Qui se laisse oublier aux temps invincibles.
Je peux croître, grouiller et me multiplier,
Étouffer avec ce nœud vivant
Toute respiration qui cherche à délier
Ce ligament qui sépare du sang.
Je perce là où naît le doute,
Lorsque l'homme s'interroge par défi
Sur ces mystères qu'il redoute,
Qu'il rejette et s'en glorifie.
Ma texture est molle, élastique et puissante,
Les pressions ne peuvent la déchirer, la blesser,
Elle aspire en elle les ondes violentes
Lancées sur ce corps délaissé.
L'homme connaît et ressent cette étrange solitude
... / ...

Qui l'isole de sa propre chair, nettoie ses os,
 Qui sépare désarroi et béatitude
 Afin d'inverser les frissons de sa peau.
 Et lorsqu'il voit cette chair se rétrécir,
 Par contractions, par fuite, par peur,
Lorsque ses sentiments viennent se durcir,
 Pour éviter d'étranges douleurs,
 Je ronge secrètement, avec patience,
 Ces délires, ces élans, cette exaltation,
 Perdue à jamais en toute conscience,
Prélude vivant d'une lointaine décomposition.
 Je goutte aux pleurs visibles et invisibles,
 J'alimente cette humidité qui m'abreuve,
Elle imite mes formes lorsqu'elle coule sensible
 Le long des joues, le temps des épreuves.
Et ces cheveux qui poussent, qui tombent, qui s'enchevêtrent,
 N'ont-ils pas les lignes et les courbes de mon ombre?
 Amas de signes qui laissent paraître
 Le bourdonnement vivant et sombre.
Les rides qui traversent la peau, lentes et certaines,
 Creusent des sillons aux allures de destins
 Dans lesquels je me glisse, tendre grain,
 De terre, de chair et de chagrins.
 Même les os longs, blancs, tordus,
S'étirent et se tassent, isolés ou regroupés,
 Donnent aux mouvements suspendus
 Le geste immobile, posé et découpé.
 Les veines imitent mes contractions
 À chaque battement portent en leur élan
Un mouvement qui rapproche de l'extinction,
 Qui ne recule dans sa course au néant.
 Faut-il inspirer la colonne vertébrale,
 ... /...

Si finement striée, ondulée ?
Clé de voûte d'une première cathédrale,
Chargée de fidèles coagulés ?
Je préfère m'étirer sur les lèvres,
Image parfaite, fusion réussie,
Goûter aux baisers, aux fièvres,
Me figer sur les amants transis.
Tout le corps vers moi se doit de renvoyer
Ce lointain souvenir présent,
Que l'âme-ver détient le secret de fossoyer
Toute chair se décomposant.
Je sais que par fatigue, par panique,
Certains humains cherchent à m'extirper,
À m'extraire, à m'isoler, triste relique,
Pour me renier, me dissiper.
Il est plus agile de perdre la foi,
De croire au doute et à ses conclusions,
D'écrire sa propre fin, ses propres lois,
D'orienter l'infini aux fines précisions.
Je sais que certains vieillards
Cherchent à imiter ma forme,
À se rapprocher, à réduire l'écart,
Qui les sépare des normes.
Ils montrent leur peau fripée et tordue,
Invoquent des plis mouvants et agonisants,
Réclament leur part, réclament leur dû
Et espèrent ressembler à de brillants gisants.
J'entends avec justesse des cris à rebours,
Des voix qui réclament une autre fin, un autre lieu,
Qui cherchent à ramener de nouveaux pourtours
À la décomposition qui gâte leur destin.
... / ...

Je vois des yeux se révolter pour retarder
L'inévitable vision de la mort,
Rouler sur eux-mêmes à se lézarder
À s'aveugler sur leur sort.
Il est violent de chercher à arracher
L'âme-ver qui plonge ses racines
Au cœur du vivant accouché,
Jusqu'au dehors d'une chair en ruine.
L'homme invoque une autre forme, une autre âme
Qui l'éloigne des vers, qui le maintient,
C'est avec ferveur qu'il réclame
L'évolution de cette âme qu'il craint.
Je cède à la mutation, à l'évolution,
Et je donne à ma forme d'âme-ver
Une nouvelle puissance, de nouvelles pulsions
Qui poussent l'espoir de dessous-terre.
Je m'étire, me prolonge, renforce mes lignes,
Porte en moi une étrange violence
Qui glisse rusée et digne
Vers les organes qui s'élancent.
C'est la survie qui pousse à la terreur,
L'instinct de mort se nourrit d'éternité,
L'être humain ne vit pas mais meurt
Le long de son existence agitée.
Chaque instant que le temps récupère
Se voit remplacé par une immortalité
Que l'infini offre comme repère
Dans ce néant sans cesse ressuscité.
Je deviens l'âme-serpent qui brille,
Qui apporte longueur et réconfort,
Qui glisse, se recroqueville
... /...

Dans le cerveau qui s'endort.
Je m'éloigne des craintes d'agonie,
J'évolue le long de la décomposition,
Je me déroule et m'agite la nuit
Lorsque le corps imite son inhumation.
Telle une corde je mesure mon squelette,
Son crâne, ses jambes, ses mains,
Me balance entre ses côtes inquiètes,
Me cache sous ses reins.
Que l'âme-serpent se dresse fière,
Qu'elle danse, son heure est venue,
Les sifflements recouvrent les prières,
L'homme décomposé redevient nu.